

Situation de l'imaginaire dans la dialectique du rationnel et de l'irrationnel

Raymond Ledrut

Le centre du débat sur le Savoir rationnel et le Savoir imaginaire se situe dans les rapports qu'entretiennent les trois concepts essentiels de Savoir, rationnel et imaginaire. Dans quelles relations se trouvent ces trois termes ? Comment s'articulent ces trois modes anthropologiques ? Ce n'est pas seulement la conception de l'existence humaine qui est en cause, c'est aussi la théorie de la connaissance et même la philosophie générale. La théorie de ces rapports qui va être présentée peut être résumée d'une façon un peu abrupte et très schématique ainsi : « il n'y a pas d'autre savoir que le savoir rationnel, mais ce savoir ne peut se constituer qu'à l'aide de l'imaginaire. »

Ceci veut dire tout d'abord que l'imaginaire est plus étroitement lié au rationnel et au savoir qu'on ne le croit. Mais cela signifie aussi qu'il n'y a pas de savoir imaginaire. Tout savoir est rationnel dans sa structure, ou son essence. L'imaginaire n'est qu'un moyen d'*actualisation* de cette essence. Ainsi le rationnel et l'imaginaire ne fournissent l'un sans l'autre aucun savoir. Tout savoir suppose un discours (logos), une chaîne de raisons, une compréhension. Toutefois sans l'imagination, cet « art caché dans les profondeurs de l'âme humaine » (Kant), aucune synthèse n'est possible dans la représentation sensible, donc aucun savoir de la réalité.

Pour aller un peu plus avant il est nécessaire de se demander ce que désigne de manière assez précise le terme de « rationnel ». Rationnel ne sera pas pris ici au sens de propre aux activités et aux effets de la « Raison » prise comme une faculté, une fonction ou une entité. Le rationnel caractérise seulement divers ensembles de paroles ou de pratiques qui ont quelque chose de commun et de déterminé : une « rationalité ». Cette rationalité (ou caractère rationnel) n'est autre chose que l'ordre qui caractérise toutes les rationalités, quelles qu'elles soient. C'est elle qui fait qu'il y a discours, savoir, système, organisation, arrangement, unité... On n'opposera pas pourtant l'ordre au désordre, comme s'ils s'excluaient totalement : il y a des degrés d'ordre et des types d'ordre. Le désordre absolu n'est qu'une « idée-limite », celle de l'entropie parfaite d'un système.

En ce sens l'ordre n'est que « compréhension », c'est-à-dire ensemble ou rassemblement d'éléments différents. Compréhension veut dire unité de différences. Dans la mesure où il y a « compréhension », ce qui est ainsi compris (événement, phénomène, action...) acquiert une certaine *universalité*. Seul l'ordre est communicable, la compréhension est moyen de communication.

La rationalité n'est pas uniforme, elle est multiple : il y a des types d'ordre variés. Les diverses rationalités (les aspects du rationnel) ne sont que les grandes modalités – et les plus générales – de l'ordre. Il y a en ce sens un ordre du Mythe. Les rationalités particulières ou ordres spécifiques sont soit des dérivations d'une rationalité générale, soit des tentatives d'articulation de diverses rationalités (dont certaines peuvent être « dominantes »).

La dialectique du rationnel et de l'irrationnel

L'irrationnel est simplement un non-ordonné, tout relatif – à un autre ordre ou à d'autres ordres. Ni l'irrationnel ni le rationnel n'ont de réalité absolue, substantielle, autonome ; l'un n'est rien sans l'autre et ils sont multiformes.

Ce ne sont pas les choses, les faits, les événements, les sentiments, les gestes... qui sont en eux-mêmes et par eux-mêmes rationnels ou irrationnels. Le rationnel ou la rationalité de ces faits et gestes n'est que leur ordre (leurs ordres mêmes) établis ou supposés, leur compréhension interne et aussi externe (subordination de leur ordre propre à un autre ordre englobant). La rationalité ou l'irrationalité (le rationnel et l'irrationnel) ne sont pas des propriétés des éléments (des choses saisies de cette façon) comme tels. Il n'y a pas non plus d'un côté des « choses » qui seraient rationnelles et d'un autre côté des « choses » irrationnelles, les unes étant l'objet d'un savoir rationnel, les autres devant être atteintes selon les formes d'une connaissance qui ne devrait rien à la Raison et ne relèverait d'aucune rationalité. Tout savoir est rationnel, il suppose ordre et compréhension. Ceci n'exclut aucunement, parmi les voies d'accès au savoir, tout rationnel qu'il soit, l'intuition, l'impression et même l'affection (l'inspiration ou le cœur pour reprendre les expressions de Pascal).

Si à une rationalité correspond toujours une irrationalité, c'est que les ordres sont toujours partiels parce qu'ils sont fondés sur des axiomatiques particulières, cohérentes mais limitées. Les axiomatiques dépendent de choix qui sont par essence sélectifs et dans une certaine mesure exclusifs. Les types, modes et espèces de rationalités reposent sur des choix, sur la « liberté » donc, et par là impliquent nécessairement autant d'occultations. L'occulté, ou l'occulte, est l'inéluctable pendant du « mis en lumière », du montré et du démontré. Un rationnel quelconque est le résultat d'une rationalisation, mais celle-ci engendre inévitablement autour d'elle et des discours qu'elle ordonne, une zone d'ombre qui n'est pas autre chose que son propre irrationnel. Toute rationalisation est une irrationalisation ; une rationalité est, par la force des choses, une irrationalité, par oubli, par dissimulation, par simple affirmation de soi et donc négation (car « rendre la lumière suppose d'ombre une morne moitié »).

Sociologiquement les rationalités ont des conditions, se combattent et aussi nouent des alliances car elles sont portées par des hommes, des groupes, des sociétés. Elles coexistent et se succèdent. Elles sont plus ou moins dominantes ou dominées. Elles entrent dans des systèmes qui les relient les unes aux autres en fonction d'une rationalité englobante pouvant prendre la forme d'une « idéologie organique », dont l'irrationnel correspondant devient un irrationnel de civilisation.

(...)

La fiction – transfiguration

Quel est le processus de cette transfiguration qui accompagne l'apparition d'un nouveau rationnel ? Elle commence par la fiction. Nous sommes ici en présence d'un autre rôle de l'Imagination qui ne se contente pas, comme dans la figuration simple, de « schématiser », mais qui invente et qui crée. Ce n'est pas l'anticipation de l'expérience, qui opère dans l'expérience même, c'est l'anticipation qui dépasse les cadres de l'expérience présente et qui se porte au-delà vers l'inhabituel, l'inattendu, l'inouï et

parfois même l'inespéré. Nous sommes alors dans le monde non du déjà vu mais du jamais vu et de l'imprévu, du moins à la limite, celui des essais rêvés et des expériences fictives. La fiction n'est pas ici au service de l'adaptation aux conditions réelles mais provisoires de l'expérience (accommodation et accomodement), elle n'est pas davantage un moyen de déguiser le réel. Elle permet de faire le réel avant de passer à l'action, et justement pour pouvoir passer à l'action. C'est la fiction productrice et créatrice non pas tant d'images que de réalités mêmes. Et pourtant ce n'est que de la fiction, du « comme si » et du non réalisé. Nous sommes toujours dans la feinte et le simulacre, dans la mise en scène du rêve. Si projet il y a, celui-ci n'est en rien un projet « technique », qui agence scrupuleusement et rigoureusement des moyens : la fiction se donne toujours des facilités parce que son propos n'est pas de construire un plan, mais de résoudre des conflits, des contradictions, d'inventer de nouvelles fins et de nouvelles valeurs, de donner forme à une espérance. Elle tient donc de la « magie », au sens où Sartre dit que l'émotion est un comportement magique et non technique. La fiction magique est une expérimentation des issues à des situations inextricables, non par une stratégie ou une politique, bien qu'elle puisse les inspirer. Elle lève toutes les difficultés qui peuvent tenir à la « nature des choses », ou du moins à ce qu'on croit être tel. Elle en fait fi, elle l'anéantit. On reconnaîtra ici facilement que l'Utopie est un mode de la fiction-transfiguration.

Transfiguration, cette fiction l'est parce qu'elle est à la fois défiguration et préfiguration. On vient de voir en quel sens elle préfigure, au moyen de l'expérience « fictive » (de l'ordre de la « fiction »). Mais elle est également une défiguration, parce que travaillant les figures régnautes, dominantes, elle en fait une matière, elle travaille *sur* elles, elle les déforme et les « détourne ». Le monde de l'idéologie organique et de ses images est là, mais décomposé ou inversé : c'est la fête du carnaval avec ses excès et ses retournements. La défiguration préfigure la chute des puissants. Toute préfiguration, partant du présent en comporte la négation imagée, la destruction des idoles par la dérision concrète dans laquelle les icones deviennent des figures infernales ou grotesques, et le bon, le désirable reçoit la figure inverse. Caliban prend la place de son maître, mais il parle !

La transfiguration qui est une opération fort différente de la figuration simple ou « schématisation », déborde le cadre de l'expérience et n'est plus au service de celle-ci. Elle la transcende, elle se porte à l'absolu. Mais elle reste dans le concret, elle figure l'absolu, elle le dessine selon ses desseins. C'est le monde de l'art, de la religion, de la compréhension du vivant, on pourrait même dire de la Vie tout simplement. C'est ce que Kant a saisi parfaitement en faisant de ce monde et de ses « figures » un domaine intermédiaire et synthétique d'une certaine façon par rapport à celui de la Science, de la Nature et par rapport, d'un autre côté, à celui de la Morale, de la Liberté. La transfiguration projette la Liberté dans la Nature. Elle imagine le Monde tel qu'il devrait être, qu'il *doit* être. Elle rend l'absolu sensible.

De la Figuration simple, qui demeure dans l'expérience et dont la portée est adaptative, « empirico-pragmatique », à la Transfiguration, destructrice et créatrice, en passant par le Fantasma social, il y a bien évidemment cercle et boucle puisque l'on revient tout naturellement de la Transfiguration utopique et révolutionnaire à la Figuration adaptative. Quand il s'agit de passer à l'action, qui suppose non l'anticipation à long terme sans prise sur le présent mais l'anticipation qui prolonge le présent, il est nécessaire de figurer dans l'expérience. Ainsi l'Utopie elle-même se fait schème, de perception et d'action. L'Image retrouve les exigences du quotidien, elle quitte l'absolu, devient plus « prosaïque », moins transcendante et moins « miraculeuse ». Alors elle se

transforme encore et la fiction prend une autre figure ou plutôt retrouve sa première et simple figure. On passe de la « mystique » à la « politique », de l'art au savoir, de la prophétie au réalisme !

Le Cycle des Fictions et de leurs Figures est celui même du rationnel et de l'irrationnel, celui non seulement de leur dialectique et de leurs métamorphoses mais aussi celui de leur va et vient entre l'idéal et le réel, l'absolu et le relatif. La Transfiguration est un événement extraordinaire, sacré, mythique – c'est une scène religieuse frappante qui a été « représentée » par un grand nombre de peintres d'Occident et de façon combien émouvante par Giotto... Le rationnel, comme le Christ, ne meurt jamais que pour ressusciter dans une Figure nouvelle, grâce à la Fiction. Pour reprendre les termes du titre d'un poème symphonique de Richard Strauss, *la mort du rationnel n'est jamais que sa Transfiguration.*